

LA PRESSE D'INFLUENCE DOMINANTE ET LA PRODUCTION DU RÉEL: À PROPOS DE «EL PAÍS»¹

Gérard Imbert
(*Miembro de la Casa de Velázquez*)

INTRODUCTION

Parler de journaux d'influence dominante (José Vidal Beneyto), ou de presse d'élite, journaux de prestige comme l'ont fait d'autres communicologues, c'est poser la presse comme lieu stratégique de constitution du discours social.² À travers la presse c'est le social tout entier qui parle en tant que celle-ci est le lieu de confluence d'une multitude de paroles. Mais la presse se donne aussi à voir comme discours, comme organisation d'ensemble d'une série de textes, dont le référent bien que multiple répond à un critère unificateur d'ordre chronologique —l'actualité en tant qu'elle

1. On trouvera ici l'introduction théorique d'une étude en cours sur le journal «El País» (le quotidien et le Supplément dominical). Préférant donner une vision d'ensemble plutôt que d'entrer dans une étude ponctuelle, je me suis efforcé de résumer certaines conclusions ou de les énoncer sous forme d'hypothèse, ne pouvant, dans le cadre d'un article, reprendre les analyses textuelles ou les études monographiques qui ont nourri ce travail.

2. J'entends par discours social une pratique signifiante dans laquelle interviennent tant les conditions de production (les mécanismes socio-sémiotiques qui conditionnent le discours) que l'idéologie que cette pratique transmet ou contribue à produire. Toute pratique discursive se fabrique ses sociolectes (Greimas). Il va sans dire que les discours sociaux utilisent des supports variés (écrits, iconiques, verbalisés) qui engagent l'ensemble de la communication sociale dans une société donnée, depuis les expressions «sérieuses» (discours politique, culturel, artistique), jusqu'aux discours les plus triviaux (modes, publicité, discours de la rue).

commande la hiérarchisation de l'information— et logique: elle obéit à une référentialisation de la réalité très codifiée (mise en rubrique, règles d'écriture journalistique...). Elle s'efforce enfin d'offrir un style particulièrement flagrant dans le cas de la presse d'élite (le style «Le Monde» et ses nombreuses imitations). On peut donc considérer la presse comme un discours à part entière, même s'il s'agit en l'occurrence d'un métadiscours (un discours «sur» l'actualité: qui parle le politique le culturel); discours où prédominent les discours indirects. Le discours de presse serait comme une longue citation entrecoupée de narration (reportages), de dialogues (entrevues), auxquels se mêlent des «voix off» (éditoriaux, tribunes libres), sans compter les effets de dramatisation (mise en page, sélection de la une), et une certaine unité actantielle (le gouvernement, V.s. l'opposition, le terrorisme, le chômage, etc.).

Comment rendre compte de la diversité des contenus et des écritures, de la pluralité des référents et des fonctions dans un discours où se côtoient l'information et l'opinion, la publicité et les annonces gratuites (critiques de spectacle par exemple), le ludique et le didactique, le trivial et le sérieux...? Peut-on délibérément isoler la fonction informative des autres fonctions qui se manifestent dans la presse (fonction textuelle, récréative...)? Force est de constater qu'une cohérence surgit de l'organisation formelle du message (in-former, c'est donner forme). Le journal ne constitue-t-il pas lui-même une unité morphologique qui a son ordre de lecture, cursif, mais aussi ponctuel (la première page se donne à lire globalement, la dernière page constitue une unité à part; enfin les rubriques sont des unités secondes)?

Mon ambition serait ici, non pas d'informer de la totalité des unités rédactionnelles qui composent le journal mais, plus modestement, de montrer l'existence d'un certain nombre de rapports d'intertextualité, à l'intérieur d'une même unité morphologique, mais aussi d'une unité rédactionnelle à une autre, et de rubrique à rubrique. Il s'agira par ailleurs de découvrir la fonction sociale du «texte» ainsi constitué à travers les rapports qu'il entretient avec le contexte. On se demandera en dernière instance si le discours de presse ne se constitue pas lui-même son propre référent,³ contribuant ainsi à «construire l'événement» (Eliseo Verón) et, dans une certaine mesure, à se constituer à son tour en référent mass

3. C'est une des particularités du journal d'influence dominante que de créer son propre vraisemblable référentiel, ne serait-ce qu'à travers les phénomènes d'auto-référence: les renvois à des informations déjà données par le journal lui-même ou empruntées à d'autres journaux d'influence dominante (cf. «El País» citant des informations de première main sur les rumeurs de coup d'état de novembre 81 publiées par «Le Monde», peut-être d'ailleurs délivrées par le journal lui-même).

médiatique: le journal devient source de savoir, il s'érige en journal «de référence dominante». On pourrait même dire qu'il produit des «effets de réel sociaux»: l'événement culturel, surtout s'il s'agit du contexte madrilène, ne devient tel qu'à partir du moment où «El País» (E.P.) l'annonce, en rend compte, dans la rubrique «Convocatorias» ou les suppléments culturels (d'où la pertinence, aussi, des «oublis» de E.P.). Comme l'annonçait une publicité pour le journal en mai 1977: «*Lo he leído en "El País Semanal". Una razón más para suscribirme a "El País".*» (E. P., c'est flagrant ici, crée une instance de parole.)

Ma préoccupation sera donc double: elle sera proprement sociale et visera à déterminer la fonction d'un certain type de presse dans une formation sociale donnée: la Transition espagnole dont «El País» épouse l'histoire, évolution qui se reflète presque caricaturalement dans l'imaginaire collectif tel qu'il se projette dans les différentes «époques» de «El País Semanal». J'étudierai cet aspect à travers ce que j'ai appelé la fonction spéculaire: E.P. comme miroir de l'identité et image de marque. Ma deuxième grande préoccupation sera formelle et partira de l'idée que c'est le médium qui conditionne formellement le message, en imposant ses lois de fonctionnement discursif à travers la référencialisation (énonciation, mise en rubrique), le code qu'elle implique (mode d'écriture), et les genres dont elle relève.

Enfin je me poserai deux questions fondamentales. L'une sur le «qui parle?» dans le journal, comment «ça parle» (ou comment ça ne parle pas). Question que la critique littéraire s'est déjà posée à propos de la production textuelle et qu'on peut élargir à l'ensemble de l'univers mass médiatique où, à la suite de Greimas,⁴ on peut dire qu'on assiste à une dilution de l'énonciation, mais aussi, comme l'a montré Barthes dans la post-face de *Mythologies*, à un abus de parole (le mythe comme «parole volée») et à la mise en place d'une ère des simulacres (Baudrillard) qui engage depuis la publicité (qui parle en notre nom et place) jusqu'au discours politique (le simulacre de communication). Cela nous amènera à nous interroger sur les «lieux de production» de l'idéologie dans le journal, mettant ainsi en relation instances d'énonciation et production idéologique. C'est pourquoi je parlerai de production textuelle d'idéologie.

L'autre question, que je ne développerai pas ici, touchera au statut de

4. A. J. Greimas a souligné dans *Sémiotique et sciences sociales* (Seuil, 1976) le camouflage du sujet d'énonciation dans la culture de masse, la redondance des contenus qui a sa contrepartie dans la récurrence des formes («fixité des formes et des genres»), et qui ne manque pas de créer: 1) une «illusion référentielle», 2) une identification illusoire du destinataire et du destinataire dans le discours doxologique.

l'événement:⁵ —dans quelle mesure pré-existe-t-il à la mise en rubrique? En le nommant (titrage), en le situant dans la géographie du journal, en lui donnant éventuellement un «chapeau» (sous-section), le langage journalistique lui donne une identité, le fait exister en tant que réalité «journalique»; —dans quelle mesure est-il construit? Les premières pages des journaux ne constituent-elles pas de véritables compositions, des tableaux figuratifs passibles d'une lecture symbolique? Enfin on pourra se demander si l'événement tel qu'il est rapporté, mais surtout rectifié, complété ou infirmé, ne fait pas l'objet d'un discours complémentaire, voire même d'un contre-discours. Ce serait là une caractéristique de la presse d'influence dominante que d'apporter un supplément d'information, d'ajouter de l'information à l'événement brut, ne serait-ce qu'au niveau de commentaire, de la synthèse ou des recoupements. Contrairement par exemple à la presse à sensation qui «crée» l'événement de toutes pièces, la presse d'influence dominante donnerait l'événement «digéré», passé par le filtre de l'analyse, ce qui présuppose évidemment de la part du lecteur une certaine connaissance des tenants et des aboutissants de l'actualité? Plus qu'une information de l'événement, ce type de presse apporterait un savoir qui se grefferait sur une information déjà donnée par les autres médias, en particulier la télévision. Un savoir, et une idéologie... Avec cette particularité, en ce qui concerne E.P., que ce savoir entre souvent en contradiction avec l'information donnée par les autres médias,⁶ parfois même avec la version officielle de l'événement.⁷

5. Michel de Certeau écrit à cet égard dans *L'écriture de l'histoire*, Gallimard: «En effet, qu'est un événement, sinon ce qu'il faut supposer pour une organisation des documents soit possible? Il est le moyen grâce auquel on passe du désordre à un ordre. Il n'explique pas, il permet une intelligibilité (...). Quelquefois, il n'est plus qu'une simple localisation du désordre: alors, on appelle événement ce qu'on ne comprend pas. Par ce procédé, qui permet de ranger l'inconnu dans une cage vide préparée à l'avance pour cela et nommée "événement" une "raison" de l'histoire devient pensable. Une sémantisation pleine et saturante est alors possible les "faits" l'annoncent, en la créditant d'un langage référentiel; l'événement en occulte les failles par un mot propre qui s'ajoute au récit continu et en masque les coupures.»

6. On trouvera par exemple dans les éditoriaux de «El País»: surtout après le 23 février, des critiques plus ou moins directes de la presse d'extrême droite ou même d'un certain type de presse à sensation («prensa amarilla»), qui visent en particulier «Diario 16».

7. C'est ce qui se produit lors de l'occupation du Banco Central de Barcelone le 23 mai 1981.

1. «EL PAÍS», UN GENRE HYBRIDE
(PRESSE D'ÉLITE ET POPULISME)

Je reprendrai ici l'hypothèse de José Vidal Beneyto qui définit en ces termes la presse d'influence dominante:⁸ «Si la télévision exerce une influence décisive sur les comportements quotidiens et les usages collectifs, elle a, au contraire, une influence presque nulle en ce qui concerne la fixation des contenus idéologiques. C'est aux journaux d'influence dominante qu'il appartient de créer les grands noyaux idéologiques.» Ces journaux jouent ainsi, dans différents pays, un rôle déterminant dans le conditionnement de l'opinion publique. C'est à la presse d'influence dominante qu'on doit bien souvent l'imposition de thèmes minoritaires ou marginaux dans un premier temps, que les grandes machines à communiquer se chargeront ensuite de diffuser et de trivialisier: libération de la femme, écologie, minorités sexuelles, etc. D'où l'importance stratégique de la place et du traitement de ces thèmes dans l'organisation générale du journal.

Qu'est-ce qui caractérise ce type de journaux et les différencie du reste de la presse? Tout d'abord des caractéristiques formelles graphiques et sectionnelles: format tabloïde, caractères plus petits, diversification des rubriques avec une place de choix accordée à l'actualité internationale et à l'économie; moindre part laissée à la publicité, aux photographies; collaborateurs extérieurs en plus grand nombre, sans qu'ils appartiennent forcément à la profession; tirage parmi les trois plus importants à l'échelon national.⁹ Quant à leur fonction, on peut considérer ces journaux comme des journaux de référence («Le Monde», «El País», «Corriere della Sera», autrefois «The Times», etc.), expression de l'opinion nationale, jouant un rôle de «représentation» à l'étranger et servant de plate-forme pour les communications sociales importantes: communiqués et annonces diverses des grandes sociétés, associations, instances officielles (administration, justice...)¹⁰ Idéologiquement ils se situent au centre (centre-droite, centre-gauche), selon une ligne modérée et «apolitique» qui prône l'objectivité,

8. Je reprendrai ici quelques points des rencontres internationales qui se sont tenues sur ce thème à Tolède du 12 au 15 novembre 81, organisées par le Comité International de Communication, Connaissance et Culture et présidées par le professeur José Vidal Beneyto, auxquelles je participais en tant que responsable de l'équipe espagnole.

9. «El País» est devenu le premier quotidien national de par sa diffusion. Entre juillet 1980 et juin 1981: 234.016 exemplaires en semaine et 356.866 le dimanche (chiffres de OJD), chiffres aujourd'hui dépassés.

10. Ainsi lorsque le député Villar Arregui invite Fernández Ordóñez à un débat public sur le divorce, en février 81, il propose de le faire «à través de la televisión, en "El País", en el medio que él elija y con las condiciones que desee».

l'indépendance ou la neutralité. Pour ce qui est du public privilégié qu'ils visent, il se centre autour de deux grandes catégories sociales: les instances dirigeantes du pays (politiques et économiques), les fractions influentes des intellectuels (je prends le terme au sens large). Le cas de «El País» est plus complexe, car le journal refuse l'étiquette de journal d'élite, prétendant réduire celle-ci au tirage et au niveau de langue utilisé.¹¹

En effet, en même temps qu'il s'adresse à une certaine élite, «El País» prétend refléter l'opinion publique, se faire l'écho de la rue, le portevoix de l'expression populaire, ce que son directeur, Juan Luis Cebrián, exprimait en ces termes dans son livre au titre révélateur *La prensa y la calle*: «*La calle ha identificado la aventura del diario con el cambio político que España vive.*» C'est pourquoi je définirai «El País» comme un journal d'élite à prétention populiste: interprète des aspirations du secteur le plus dynamique de la classe dominante d'après J. Vidal Beneyto, mais également plate-forme ouverte aux différents courants de pensée. Ce courant populiste, je l'entends comme une façon, non seulement d'invoquer une représentation de l'opinion publique, mais aussi de la faire parler, voire même de parler en son nom, d'en faire le «destinateur syntaxique» (Eric Landowski)¹² du discours, en particulier dans les éditoriaux.

Le populisme réside avant tout dans les intentions d'ouverture du journal qui se traduisent par l'importance accordée: 1) au courrier des lecteurs (je renvoie à ce sujet au chapitre que lui consacre Cebrián dans *La prensa y la calle*) qui veut rompre avec un modèle de presse dont l'idéologie était dictée par le haut; 2) aux tribunes libres insérées dans les différentes rubriques et à la rubrique «Opinión» qui, cependant, loin d'être l'émanation directe de l'opinion publique, sont le reflet d'une élite constituée par de véritables leaders d'opinion, dont la sélection répond soit à un critère de spécialisation, soit au principe de notoriété.

11. Je renvoie aux déclarations de son directeur parues lors de la sortie du journal en 76 et reproduites dans le numéro 27 de la revue «Comunicación XXI».

12. Eric Landowski, dans *L'opinion et ses porte-parole* (Documents du Groupe de Recherche sémio-linguistiques —EHESS —CNRS —1980), a montré que par delà l'absence de réalité empirique de l'opinion publique (elle n'a pas de référent stricte-ment assignable), celle-ci avait une réalité sémio-linguistique qui la constituait en actant sémiotique, en tant qu'elle produit des effets de sens dans le cadre d'un «logos journalistico-politique». Elle agit alors soit comme protagoniste du discours (au même titre qu'un personnage de roman), opérateur narratif: elle motive l'action (racontée) des gouvernants, —soit comme interlocuteur, destinataire qui intervient dans la mise en scène de l'acte même d'énonciation, opérateur discursif à travers l'effectuation d'actes de langage (appels, ordres, mises en garde). Elle participe alors d'un simulacre qui consiste à faire «assumer» par les énonciateurs certaines positions politiques. Elle fonctionne comme «destinateur syntaxique» du message.

Mais le populisme est également sensible au niveau de l'articulation même du journal: composition de la première page qui intègre des nouvelles culturelles, sportives, artistiques et même certains faits divers, chose impensable dans «Le Monde», par exemple. Présence de rubriques qui introduisent la trivialité dans le journal et recouvrent parfois une unité morphologique entière (rubrique «Gente» et article éclectique de la dernière page). Existence d'un supplément dominical et à l'intérieur de celui-ci, de genres périphériques mineurs, passe-temps, publicité indirecte... On pourrait ainsi se demander jusqu'à quel point un journal d'élite peut faire totalement abstraction des genres mineurs, de tout ce qui déborde l'informationnel pur et regarde du côté du récréatif (trivialité). L'intelligence de «El País», mais aussi ce qui fait l'ambiguïté de sa position idéologique, est de les avoir relégué à la périphérie du journal et, de plus en plus, dans le Supplément, qui est devenu une espèce de fourre-tout (encore qu'il faudrait distinguer ici différentes époques).

Enfin le populisme se traduit dans l'écriture même, avec des interférences très nettes de l'intertexte culturel (publicité, titres de films, proverbes, culture mass médiatique en général), dans les titres des éditoriaux par exemple, ce qui surprend quelquefois: «*Aterriza como puedas*» pour la grève des contrôleurs aériens, «*La muerte tiene un precio*» pour l'affaire d'Almería (26-VI-81), «*Muertos sin sepultura*» pour les huiles frelatées (10-VII-81), etc. Sans compter la divulgation de certains parlars marginaux («cheli» en particulier) à travers la chronique de Francisco Umbral: «*Diario de un snob*» puis «*Spleen de Madrid*» qui, en les vulgarisant, les font passer de l'argot à l'usage courant, en même temps qu'on verra d'autres journaux, à la suite du succès de la chronique de Umbral, inaugurer leur propre chronique argotique, dont le langage, souvent préfabriqué lorsqu'il n'est pas inventé pour l'occasion ne manque pas d'exercer un certain attrait exotique sur le lecteur moyen de la grande presse. Toutefois cette pratique de langage sera limitée, dans «El País», à des espaces périphériques (chroniques personnalisées, critiques culturelles, mondaines quelquefois) alors que dans d'autres journaux qui jouent sans ambages la carte populiste elle envahira tout le journal (cf. la tentative avortée de «Diario Libre» publié par le Groupe 16, «Diario 16» lui-même et dans une certaine mesure «El Periódico» de Barcelone).

2. LA FONCTION SPÉCULAIRE

«El País» naît avec et de la transition. Bien que le projet remonte à 1972, il faudra attendre la mort du «généralissime» pour que l'idée prenne corps, malgré l'avis favorable de Pío Cabanillas, alors ministre de l'Information. Si l'on se penche sur la liste des premiers actionnaires, ce qui frappe avant tout, c'est l'éventail idéologique représenté: depuis la droite néo-franquiste (Alianza Popular en la personne de Fraga) jusqu'au Parti Socialiste en passant par les différentes tendances de ce qui formera plus tard le parti gouvernemental, l'Union du Centre Démocratique. Sont toutefois exclus les extrêmes «de signe divers». A cela s'ajoute la plupart des intellectuels de prestige que compte l'Espagne et surtout la capitale du royaume.¹³ Ce qui fait dire à Amando de Miguel: «*La función de un periódico como "El País" no es representar sólo los intereses básicos del gobierno, ni los del Estado, ni tan siquiera de la clase dominante, sino de todas las fuerzas que puedan tener una influencia suficiente en la sociedad, sin alterar su estructura fundamental. De ahí que muchas de las características que hemos atribuido aquí a la intelectualidad española queden reflejadas en el microcosmos de "El País": la preeminencia de los filósofos, el barroquismo del estilo, la dependencia cultural, el peso de la industria editorial.*»

Né à l'approche du referendum sur la Réforme politique, le premier numéro public sort le 6 mai 1976; «El País» exprime déjà l'idéologie du consensus qui va présider aux premières mesures démocratiques et à la rédaction du texte constitutionnel.

Mais «El País» est plus que le reflet d'un contexte historique et de conditions objectives de production, il est aussi et surtout un véritable phénomène social qui va cristalliser, dès son apparition, toute une série d'images de marque par lesquelles les différents courants d'opinion de la société espagnole projettent leur imaginaire et se renvoient à eux-mêmes l'image qu'ils se font du changement et la façon dont ils se situent dans l'Espagne de la transition. C'est ce que j'ai appelé la fonction spéculaire, ce par quoi le journal existe sémiotiquement. Dans la fonction spéculaire le

13. Amando de Miguel, dans son livre *Los intelectuales bonitos* (Planeta, 1980) distingue cinq grands groupes d'actionnaires: 1er.) La famille Ortega qui est à l'origine du projet, les groupes editoriaux qui lui sont associés (Alianza Editorial, Revista de Occidente entre autres) et les héritiers spirituels de la pensée de Ortega y Gasset, 2nd.) La droite «civilisée», 3e.) Les représentants de ce qu'il appelle la république des universitaires, «*catedráticos*» ayant aussi occupé des postes de représentation politique ou ayant eu des responsabilités de type académique, 4e.) Des membres de «l'industrie éditoriale»: Santillana, Planeta, Salvat Te.cnos, Triunfo, 5e.) Un certain nombre d'intellectuels consacrés qui collaborent fréquemment au journal.

medium établit une relation dialectique avec le sujet lui renvoyant à la fois une image réelle (un reflet) et une image virtuelle (une projection, une image supposée, idéalisée) de ce qu'il est, étant bien entendu que les médias utilisent au maximum les failles qui existent dans le sujet (la crise de la conscience nationale dans l'Espagne de la transition). Ils agissent alors comme marqueurs d'identité et comme producteurs de réalité. Le discours spéculaire, c'est la tendance du discours de la transition à l'auto-représentation, manifestation par laquelle les nouveaux acteurs sociaux cherchent à fonder un discours qui se joue dans une double réfraction: sémiotique (auto-représentation sociologique) et métadiscursive, qui consiste à se montrer dans sa pratique (discours réflexif, aux-référentiel). Discours qui renvoie sans arrêt à ce qui fonde sa parole, qui vise à renforcer les instances de son énonciation. En disant qui je suis, je dis d'où je parle, j'identifie ma «place» en tant qu'acteur social. Mais la fonction spéculaire peut aussi fonctionner négativement, c'est le cas pour «El País»: certains acteurs sociaux vont donc chercher à se démarquer de l'image de marque du journal, contribuant par là même à la renforcer, dans un sens ou dans l'autre. Pour les uns, «Pueblo» (proche du gouvernement), «El País» va être un journal de gauche;⁴ pour d'autres, «La Calle» (communiste), «El País» est le représentant des forces hégémoniques: «*Quiere vendernos el gran panel de UCD y de la derecha española*» (26-??). Pour Amando de Miguel, le journal serait la tribune officieuse de la Moncloa, le reflet de l'establishment intellectuel et assumerait un rôle de médiation pendant ces premières années de la transition démocratique. Enrique Tierno Galván, enfin, considérera «El País» comme un facteur d'équilibre et de modération: «*“El País” se presentó ponderado en la exposición y correcto en cuanto a la delimitación de las fronteras de lo permitido moralmente y de lo no permitido.*» (*Cabos sueltos*, Bruguera, 1981.)

On se rappelle aussi, dans les premiers mois de parution de «El País», réactions que suscitait le simple fait de porter le journal sous le bras; ainsi ce lecteur qui se fit agresser verbalement parce qu'il sortait de la messe avec le journal en évidence... Ou, dans le nouveau cinéma de la transition, les nombreuses scènes où il apparaît parmi d'autres signes de reconnaissance de la culture «progre», ou comme journal de référence.¹⁵

Le discours spéculaire est donc ce qui donne par procuration une iden-

14. «*“El País” nació como periódico de oposición, y sigue siéndolo, aunque los ministros se matan por escribir en sus páginas y algunos son como “de la casa”, bien que en ocasiones reciban sus buenas raciones de estaca.*» («Pueblo», 25-VII-1979.)

15. C'est la scène, dans le dernier film de Eloy de la Iglesia: *La mujer del ministro*, où un ministre véreux lit «El País» dans son lit et s'endort avec en faisant des cauchemars sur de prétendus «infiltrés» dans l'administration de l'Etat!

tité: le lecteur «s'identifie» au journal, qui lui donne en retour «une garantie de son existence, un certificat ontologique» dit avec humour Alberto Cardín.¹⁶ Il reflète le changement social (mais aussi ses difficultés à se réaliser), les nouveaux acteurs du social: jeunes, marginaux, nouvelles expressions culturelles, nouveaux perlers argotiques. Il se reflète à son tour sur l'écran du social à travers les images de marque que lui renvoient les lecteurs. Le journal comme forme d'échange symbolique, qui donne, en plus d'une information, une identité et reçoit de l'adhésion, ce qui ne manque pas de renforcer le consensus social. Il n'y a pas en effet d'échange gratuit; même le «potlatch», qui est consommation de signes (signes de richesse, d'identité, etc.), engage celui qui reçoit à donner davantage. Le journal a besoin de ces (ses) images, et tout particulièrement d'une image de progressisme qu'il cultive à travers diverses sections périphériques.

Il y a enfin dans le cas de «El País» homologie entre l'énanциateur (le directeur, les rédacteurs) et le référent socio-historique (la «nouvelle Espagne» qui naît des élections de juin 77): c'est le journal du changement, du rajeunissement; Cebrián et son équipe n'avaient-ils pas 28 ans de moyenne d'âge lorsque le journal paraît? C'est donc un journal jeune au sens propre du terme.¹⁷ Mais cette homologie est aussi source de confusion dans la mesure où le journal se fait l'interprète presque exclusif des aspirations de la génération du changement, tendant à les confondre avec celles de l'opinion publique en général, ambiguïté qui apparaît dans les déclarations de son directeur: «*Hay una base social en este país que apoya por lo menos un periódico como éste. Este país es un país todavía muy joven, por tanto con una enorme capacidad de ilusión.*»¹⁸

3. LANGAGE ET IDÉOLOGIE

Je considérerai la production idéologique comme un processus diffus qui ne touche pas seulement les contenus mais engage aussi les aspects

16. Alberto Cardín: *Como si nada*, Pre-textos, 1981.

17. Le 30 % des lectures de «El País» ont entre el 19 et 24 ans, et les lecteurs de 15 à 34 ans totalisent les 71 % de l'audience du journal, ceux de plus de 55 ans ne représentant que 7 % (sondage publié par «El País» le 4 mai 1979). Ils appartiennent à 65 % aux classes moyennes. Près de la moitié est favorable à un type de socialisme modéré, 25 % relèvent du Centre-droite et de la démocratie chrétienne. Toujours selon le même sondage, il y aurait, parmi les lecteurs habituels de «El País» 10 % d'étudiants aux idéaux libertaires («*ácratas*»), et 2 % représentant la droite néo-franquiste.

18. *Conversación con Juan Luis Cebrián*, «Triunfo», février 1981.

formels et la production sociale du sens: le sens n'est pas un sens donné, il se structure à travers la «production textuelle», en fonction du contexte social et de l'imaginaire collectif. L'opération idéologique est productrice de réalité et non pas simplement reproductrice de contenus. La signification ne s'effectue pas de la même façon selon:

- La matière du signifié: code, cadrage formel, contextualisation de la nouvelle.
- Le caractère «pluriel» (Roland Barthes) du sujet d'énonciation: le discours de l'individu étant conditionné par celui de «l'altérité» (la vision de l'autre, de la différence). D'où la présence, dans l'instance énonciatrice, d'instances de légitimation (énoncés rapportés, délégation de parole...).

La presse d'influence dominante se présente comme le lieu stratégique au sein duquel le Pouvoir et le Savoir s'articulent dans le discours social: elle produit un savoir; elle constitue un sens à partir d'une série d'événements conformément à un processus de formalisation qui in-forme (sélectionne, combine et produit des «effets de réel»), et symbolise (rend communicable, crédible, à travers des effets de discours). La production de ce savoir est un enjeu fondamental dans la légitimation d'une relation de pouvoir: le renforcement d'un consensus socio-historique (*La transición democrática desde el poder y sin ruptura* pour J. Vidal Beneyto), la création/modification de l'opinion publique à travers l'utilisation de «leaders d'opinion».¹⁹

La production idéologique n'est pas une opération transparente. La logique se manifeste non seulement dans l'occultation des contenus mais aussi dans le masquage de ses propres modalités de production. D'où l'importance que j'accorderai dans «El País»: — à une définition struc-

19. Dans une enquête récente et inédite, José Vidal Beneyto montrait que, sur un échantillonnage s'étalant sur deux (septembre-octobre 1980), les collaborateurs de «Opinión» incarnaient en fait l'antithèse de l'image de marque de «El País»: l'écrasante majorité avait plus de 55 ans; aucune femme ne figurait parmi eux alors qu'elles sont nombreuses au sein de l'équipe du journal; ils étaient composés en grande partie de personnalités sociales et politiques dont plus de la moitié s'apparentait politiquement à la droite. On pourrait objecter que la température idéologique de «Opinión» varie au fil de l'actualité et en fonction des prises de position implicites de la direction du journal. Emilio Romero, dit-on «de source bien informée», aurait cessé toute collaboration avec «El País» après l'enquête de Vidal Beneyto... On notera par ailleurs une certaine radicalisation de la rubrique après le 23 février (qui redéfinit les consensus en Espagne), et une ouverture aux thèmes polémiques («Temas para debate»).

turelle (idéologico-formelle) du «libéralisme» de «El País»; — à la dilution des genres et des écritures qui en fait un type de journalisme syncrétique qui déborde le journalisme de «l'objectivité»; — à la démultiplication des instances d'énonciation, ce que j'ai appelé la dilution de la fonction éditorialiste.

1. «El País» et l'ortégisme

Si je définie idéologiquement le discours libéral en termes structurels, ahistoriques, dans le rapport Centre/Périphérie (voir infra), cela n'exclue pas qu'en Espagne la pensée libérale ait un précédent historique en la pensée de José Ortega y Gasset.

Je n'insisterai pas sur le lien organique qui unit le journal à la famille Ortega. Rappelons simplement que c'est un des fils du philosophe, José Ortega Spottorno, qui est président du Conseil d'Administration de PRISA, la société qui édite «El País». Dès sa création le journal apparaît comme une tentative de poursuivre l'esprit de l'ortégisme,²⁰ sinon la lettre, d'ailleurs assez floue et susceptible de bien des manipulations de par son ambiguïté idéologique. On notera la présence, parmi les fondateurs de «El País», de disciples de Ortega, dont le représentant le plus illustre est Julián Marías qui en est comme le fils spirituel.²¹ Même si l'influence de l'ortégisme s'est atténuée au fil de l'évolution du journal, il n'en reste pas moins qu'elle reste vivante, ne serait-ce qu'à travers les fréquentes références à sa pensée dans les rubriques culturelles et à la place qui est accordée au 25^e anniversaire de sa mort. «El País» ne réalise-t-il pas d'ailleurs ce vieux rêve d'Ortega qui était de créer une «culture politique» dans le but de renforcer l'action idéologique des intellectuels sur l'ensemble des citoyens? C'est en ces termes que Juan Marichal interprète la pensée de Ortega dans l'hommage (totalement acritique) de quatre pages qui lui est rendu dans «El País» du 18-X-80. «El País» comme contre-poids intellectuel qui répond à l'hypertrophie du politique et au *descanto* qui s'ensuit, et voit ressurgir les clubs politiques, des organisa-

20. A. Cardín, dans son livre-pamphlet déjà cité, définit ainsi l'esprit libéral façon Ortega y Gasset: «Ortega decía que el liberalismo consistía en la autolimitación del poder, consciente de su poder omnímodo. Una especie de autoaprecio de quien, sabiéndose todo, con capacidad de aplastarlo por completo todo, deja un escape a esa corriente mínima de oposición que le permitirá considerarse, además de poderoso, bueno.»

21. Pour plus de précision je renvoie à Amando de Miguel, *op. cit.*, p. 210 et suivantes.

tions para-politiques telles que la «Fundación para el progreso y la democracia» (que préside Jesús Polanco, conseiller-délégué de PRISA); sans compter les diverses tentatives de parti radical, «partido-bisagra», derrière lequel se trouverait, dit-on, le directeur de «El País»... Le vide politique créé par la crise des grands partis politiques à partir du 78 se prête à la promotion d'une élite intellectuelle qui resterait en marge des prises de position partisans sans pour autant renier la critique. Dans cette perspective «El País» est un succès sans précédent puisqu'il parvient à réunir les collaborateurs les plus variés (tant sur le plan idéologique que professionnel, stylistique...), parfois même à l'intérieur de la même rubrique. C'est le cas de «Opinion», rubrique central s'il en est, qui côtoie les éditoriaux, mais introduit dans l'écriture journalistique des pratiques d'écriture périphériques.

2. *Discours libéral et hétérologie*

On se demandera jusqu'à quel point le «résiduel» (Baudrillard), tout ce qui n'a pas été socialisé (les marges), tout ce qui questionne le bien-fondé ou l'orthodoxie du social (les contestations), ne constitue pas précisément la plus grande part du social aujourd'hui. L'idéologie libérale serait alors cette idéologie qui, surgissant dans un contexte de rupture historique (rupture politique, rupture des codes sémiotiques et relationnels), a besoin de cette ouverture sur l'altérité pour se constituer, pour se construire une identité qu'elle n'a pas au départ, se fondant sur un vide historique. Le discours libéral naît donc de la nécessité de redéfinir (élargir) le champ du social afin d'y intégrer certains éléments périphériques. Il surgit d'une découverte de ce qui n'est pas lui (l'altérité) et c'est à partir de là que, paradoxalement il définit son identité. Le «libéralisme» ainsi conçu n'est pas donné d'emblée dans ses contenus: il apparaît même vide de contenu. La presse d'élite s'inscrit dans ce courant, elle est dans la droite ligne des courants idéologiques qui ont constitué la pensée contemporaine. Elle se présente comme «hétérologie», discours sur l'autre au sens où l'entend Michel de Certeau: «En Occident, le groupe (ou l'individu) s'autorise de ce qu'il exclut (c'est la création d'un lieu propre) et trouve son assurance dans l'aveau qu'il tire d'un dominé (ainsi se constitue le savoir de/sur l'autre, ou science humaine).» («L'écriture de l'histoire», Gallimard.) Le discours libéral serait-il justement celui qui n'a rien «à dire» (ni à proposer), celui qui «grignote» des paroles autres, qui leur «donne» la parole (paternalisme énonciatif), qui ne leur ouvre ses pages que pour mieux les enfermer, les intégrer (à un discours général), les récupérer (diluer leur charge

idéologique)? Le libéralisme comme degré zéro de l'idéologie? Et si, dans une opération de passe-passe sémiotique il masquait sa carence d'idéologie en laissant parler celle des autres, en produisant un discours qui évacue ses propres instances d'énonciation ou, pour le moins, les dilue?

C'est pourquoi je poserai le problème de l'idéologie dans le discours journalistique en termes structurels, dans le rapport qui s'établit entre un noyau idéologique (dont les contenus sont flexibles et fluctuants),²² et l'altérité, opposition que je formulerai sous la forme d'un paradigme abstrait: Centre/Périphérie, qui aura sa traduction, au plan des identités, dans un rapport entre d'une part un discours spéculaire, discours redondant de l'identité, discours de la bonne conscience qui se reflète complaisamment dans sa pratique (c'est le discours de l'auto-référence de «Le Monde», c'est le métadiscours démocratique de «El País»...); et, d'autre part, les hétérologies, les discours sur l'autre, sur ce qui questionne éventuellement cette pratique, non pas frontalement mais par le biais de la périphérie. J'appellerai cela le discours de la Fondation, discours qui a besoin de l'autre pour définir une identité, mais aussi fonder une pratique — c'est la fondation d'un discours, celui de la presse libérale.

On dira que l'autre, dans l'Espagne de la transition, c'est tout ce qui a été censuré, réprimé, nié, pendant le franquisme, tout ce qu'il s'agit en quelque sorte de socialiser: le discours sur l'histoire, le sexe, le social comme problématique, dans sa dimension collective et non plus corporativiste, les minorités (sexuelles, nationales...), les marges enfin (homosexuels, prisonniers, délinquants, drogués, etc.). Ce qu'il s'agit en premier lieu de nommer, de faire exister par le discours; d'où la présence presque obsessive, dans les différents discours sociaux de la transition, d'un discours réflexif, métadiscours qui se penche sur sa pratique, qui se contemple à son stade de formation (stade du miroir s'il en est); le discours de «El País» participe pleinement de cette spécularité: il prend en charge la formalisation du changement, il assume le discours *du* changement (de sa difficulté à se réaliser aussi), et le discours *sur* le changement (la nécessité de ce discours), l'énoncé et l'énonciation.

22. C'est ce qui explique, d'une part la disparité idéologique d'une rubrique à l'autre: maintien d'une ligne conservatrice pour l'économie, progressisme dans le domaine socio-culturel, ouverture sur le Tiers Monde et l'Amérique Latine, position modérée en politique intérieure. Et, d'autre part, les «fluctuations idéologiques» de «El País» au gré de l'actualité et des thèmes, sans compter la versalité face aux cultures marginales. A titre d'exemple on citera le cas de Ramoncín, précurseur du rock urbain madrilène, que «El País» encense lorsque le mouvement est à son apogée, en 77-78, pour le dénigrer un an plus tard, en plein «*desencanto*»...

4. FONCTION RÉFÉRENTIELLE ET PRODUCTION TEXTUELLE

1. *Approche structurelle*

Conformément au rapport à l'altérité autour duquel se cristallise la production idéologique dans le journal libéral, je proposerai, à travers le schéma Centre/Périphérie, d'étudier à la fois la production textuelle d'idéologie et la structure sectionnelle du journal. Cela devrait permettre:

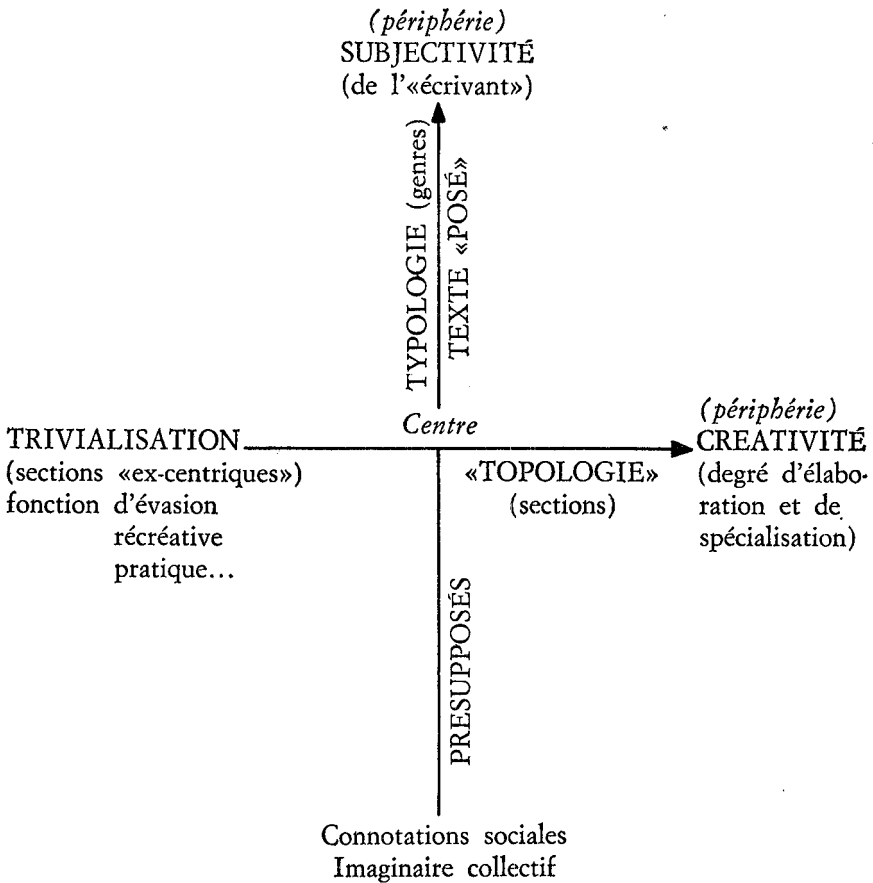
a) De rendre compte de la double composante du discours de presse: d'une part un mode d'organisation du réel relevant d'une structure formelle spécifique qui impose des contraintes morphologiques (typographiques entre autres), mais aussi spatiales (mise en rubrique); d'autre part, en tant qu'il relève d'un processus de symbolisation du réel, le discours de presse offre une structure textuelle générique qui pourra faire l'objet d'une typologie des discours (problématique de la production textuelle d'idéologie) qui s'inscrit dans une typologie des discours sociaux (didactique, dogmatique, polémique, etc.).

b) D'établir un pont entre le textuel et le social, dans la mesure où l'axe vertical tient compte des présupposés investis dans le texte, c'est-à-dire tant ce qui «précède» le texte en y étant implicite (présupposés linguistiques), que ce qui «l'entoure» (contexte social): connotations sociales, idéologiques investies dans le texte et, partant, tout ce qui s'enracine dans l'imaginaire social.

c) D'intégrer une troisième dimension dans le rapport Centre/Périphérie, que l'on placerait sur l'axe horizontal et qui permettrait de distinguer les collaborateurs permanents du journal (appartenant au noyau de collaborateurs attitrés, au «centre») des collaborateurs occasionnels, extérieurs au journal et parfois même étrangers à la profession («périphérie» par rapport au journaliste en titre), et dont la pratique d'écriture déborde celle du journalisme: hommes de lettres, de science, «spécialistes», témoins privilégiés, etc.

d) D'autoriser une lecture globale du journal, qui rende compte de l'articulation générale, textuelle et spatiale, des différentes unités rédactionnelles dont se compose le journal, de ce qui constitue sa texture visuelle, et qui répond à ce que Cebrián appelle «*el criterio globalizador*»: «le désir de faire un journal qui puisse se lire tout entier, du début jusqu'à la fin».

Je représenterai ainsi le rapport Centre/Périphérie:



Commentaires:

— Centre/Périphérie: les deux axes fonctionnent selon le paradigme Centre/Périphérie que j'ai défini ailleurs à trois niveaux: — idéologique (fonctionnement «idéo-logique» du message, sa logique interne); — structure formelle (articulation du message: rubriques, genres pratiqués); — structure professionnelle (collaborateurs permanents, V.s. «satellites»). Le Centre représentant le degré zéro: — degré zéro de la subjectivité sur l'axe vertical; — degré zéro de réécriture (transformation du texte par rapport à l'invariant constitué par la dépêche d'agence) sur l'axe horizontal. Tout se joue dans le schéma dans une tension entre la fonction référentielle et la fonction textuelle.

— Typologie: j'entends par là une taxonomie des genres pratiqués dans le discours de presse en fonction de la subjectivité investie dans le texte. Cela nous amènera à distinguer les textes dépersonnalisés et les textes personnalisés avec, à l'intérieur de chaque groupe, des genres différents.

— Topologie: c'est l'analyse de la «situation» des différentes rubriques dans l'espace général du journal qui obéit à une hiérarchisation des espaces rédactionnels. Si la typologie répond à des critères strictement textuels, la topologie est de l'ordre du contextuel.

— J'appelle *créativité* le degré d'élaboration du texte (un reportage est plus «construit» qu'une nouvelle d'information) et/ou de spécialisation de l'écriture (une information économique utilisera un champ lexical plus précis qu'une information générale). On distinguera ainsi des rubriques proches du degré zéro de réécriture et d'autres qui s'en éloignent. On se demandera dans quelle mesure l'information pure n'est pas localisée dans des rubriques «centrales» (critère fonctionnel) et ce qui la déborde dans des rubriques nettement différenciées (par leur degré de spécialisation, par la personnalisation de l'écriture) et/ou des espaces périphériques; étant bien entendu que les deux critères (subjectivité et créativité) coïncident dans bien des cas.

La typologie des genres devra permettre de déterminer la part de subjectivité dans le texte en tenant compte des paramètres suivants: présence explicite du locuteur, présence indirecte à travers la subjectivité de type affectif, évaluatif, axiologique, choix stylistiques, organisation du matériau verbal: stratégies argumentatives... Pour plus de détails je renvoi à Catherine Kerbrat-Orecchioni: *L'énonciation: de la subjectivité dans la langue*, Armand Colin, 1980. La typologie des genres fera également intervenir le mode d'assertion en prenant deux invariants: Le discours à prétention scientifique ou didactique qui se retranche derrière un savoir anonyme ou s'appuie sur des «autorités» (masquage du sujet d'énonciation); et, à l'opposé, le discours polémique qui met en jeu une structure de communication à travers l'investissement émotionnel de la première personne et la mise en scène d'un «actant-cible».

L'axe horizontal devrait permettre de distinguer: textes relevant des genres journalistiques V.s. textes non-journalistes (humoristiques, littéraires, poétiques, scientifiques, etc.), sans oublier ceux qui échappent à l'information par la fonction récréative (fonction d'évasion: jeux par exemple), ou pratique (annonces) qu'ils remplissent, et qui sont situés dans des rubriques que j'ai qualifiées d'«ex-centriques».²³

23. Par opposition au discours informationnel ou au discours créatif, ces rubriques opèrent une trivialisatation du référent journalistique.

Cela pourra aboutir à une topologie du journal à travers laquelle apparaîtraient des espaces relevant du Centre (rubriques réservées à l'informationnel), des espaces intermédiaires (éditoriaux) et des espaces périphériques: littéralement rejetés à la périphérie du journal (dans «El País»: dernière page,²⁴ Suppléments dominicaux) ou circonscrits dans des «lieux clos» (tribunes libres, chroniques, billets...).

On citera rapidement quelques exemples: les suppléments cultures hebdomadaires («Artes» le samedi, «Libros» le dimanche), de par leur situation, appartiennent à la périphérie du journal et, sur le plan formel (présentation typographique) forment des unités autonomes. Quant à l'écriture qu'ils introduisent, on considèrera qu'elle investit au maximum la subjectivité dans le discours (subjectivité de type interprétatif et axiologique) en offrant de véritables textes critiques. Il y a ici coïncidence entre les deux critères (subjectivité et créativité). On considèrera aussi formellement comme périphériques des rubriques telles que les sports et, dans une certaine mesure, «Cultura», qui utilisent pour les titres des caractères différents. Parfois, et c'est le cas des sections économiques qui englobent le monde du travail, le fait de se trouver à la périphérie du journal traduit une volonté de rendre plus accessible un certain type d'information qui s'adresse à un public particulier: «*Al final Economía-Trabajo, y con la bolsa siempre en las últimas páginas, para que esté muy a la mano*», déclare le directeur de «El País». Quant au courrier des lecteurs, et aux extraits de presse, rubriques généralement périphériques, «El País» les présente comme centrales (critère situationnel) au même titre que les éditoriaux et «Opinion». Une particularité en ce qui concerne le courrier des lecteurs qui introduit la subjectivité (directement assumée par des énonciateurs étrangers au journal), mais, indirectement, répond à une fonction référentielle (informations ou interprétations que le journal ne veut pas assumer directement), ou métaréférentielle (correction ou critique des informations données par le journal).

2. La dilution des écritures et de l'énonciation

C'est une des grandes réussites de «El País» que d'avoir su mêler et doser un journalisme d'information, tendant à la neutralité et visant la

24. Je pense en particulier à la chronique de Jorge Martínez Reverte «*Me pagan por esto*», qui, de façon symptomatique passe du Supplément dominical à la dernière page du quotidien, rétablissant ainsi une pratique interrompue en 79 qui consistait à déléguer à la «contestation» un espace réservé, habituellement consacré à des informations triviales: faits insolites, chronique mondaine («Gente»).

transparence, et les pratiques issues du néo-journalisme américain, si en vogue dans l'Espagne de la transition; en d'autres termes, d'avoir panaché une écriture journalistique telle qu'elle est pronée dans les écoles de journalisme (les départements de Ciencias de la Información),²⁵ et des pratiques d'écriture qui relèvent de la littérature. C'est ainsi la subjectivité de «l'écrivain» qui est introduite dans l'écriture de presse, façon d'allier un journalisme objectif et une écriture personnalisée. De là l'importance du signataire qui fonde un «journalisme de la notoriété» dont on peut se demander s'il n'est pas spécifiquement espagnol et auquel n'échappe pas «El País» (combien d'intellectuels espagnols ne rêvent-ils pas de voir publier leur article dans «Opinion» ou dans une tribune libre...). L'habileté est ici d'avoir su faire alterner des styles aussi différents que la rhétorique erudite d'un Frapa, le style fleuri de Areilza, et la prose polémique d'un Juan Cueto, les paradoxes de Joan Benet ou les diatribes de Savater... C'est ainsi que les textés de la rubrique «Opinion» vont osciller entre le référentiel et le textuel, quand les deux ne se confondent pas comme c'est le cas pour les collaborations de Gabriel García Márquez ou Juan Goytisolo par exemple, provoquant ainsi une dilution des genres qui rompt la frontière entre l'éditorial, le commentaire d'une part, et les textes de création, chroniques personnalisées de l'autre.

Comment expliquer cette disparité de critères? Façon de contenter ceux qu'on appelle les fondateurs de «El País», de tempérer le conflit endémique qui les oppose à la rédaction et au directeur? Façon, à l'inverse, de cultiver une image de marque progressiste en accueillant épisodiquement des personnalités totalement étrangères à l'entreprise? Quoi qu'il en soit, c'est l'alibi formel qui prime («*las grandes firmas*»), ce que Antonio de Senillosa expliquait (naïvement?) en ces termes: «*Me gustaría decirle que muchísimos de los que iniciamos esa apasionante aventura que es "El País" lo hicimos con la intención de que pudieran escribir en él personas con las que no teníamos por qué estar de acuerdo. Lo que sí debían es escribir bien. Y el señor Savater es un buen escritor.*» (Réponse à un lecteur qui critiquant la virulence des propos de Fernando Savater. «*Cartas al Director*», 25-III-80.)

Façon habile, en tous cas, de ne pas rejeter les idéologies périphériques mais, en les distinguant formellement de l'information, de les circonscrire à des unités rédactionnelles closes, à structure à peu près invariable, et

25. Cette pratique répond à un code normatif que le journal s'est efforcé de codifier dans le *Libro de estilo*, ce qui n'empêche pas certaines pratiques d'écriture d'entrer en contradiction avec le modèle de journalisme qu'on propose dans ce livre (cf. le style d'interviews pratiqué par Rosa Montero, Manuel Vicent et les chroniques personnalisées du «Supplément dominical»).

dont il est facile de tirer une typologie: editoriaux, «Opinión», tribunes libres... On peut ainsi distinguer dans la rubrique «Opinió» différentes types de textes:

1. Le texte narratif de type anecdotique.
2. La glose érudite à prétention «scientifique».
3. La fiction plus ou moins référentielle qui va de la politique-fiction aux textes métaphoriques de type littéraire.
4. Les textes d'essai (didactiques, dogmatiques, polémiques, etc.).
5. Enfin les textes d'hommage, sans oublier la dimension métatextuelle de certains textes (articles de Aranguren, de Vidal Beneyto, sur «El País», ou éditoriaux de Cebrián qui apparaissent en première page et se poursuivent dans la rubrique «Opinión», ce qui est une façon assez originale d'assumer la subjectivité du journal lui-même, en la personne de son directeur).²⁶ La rubrique «Opinión» introduit ainsi la subjectivité dans le journal, de diverses façons:

— La subjectivité peut être liée à une instance culturelle (c'est le cas des textes 1 et 2); au statut socio-culturel de l'énonciateur: à sa position privilégiée dans certains milieux culturels, qui alimente sa culture, élargit son cercle de relations, et lui permet de manier la «grande anecdote». Il appartient à une élite culturelle. Elle est également liée à sa culture individuelle (intime), par les lectures qu'il accumule (culture générale).

— La subjectivité peut être liée à une instance formelle (textes 3), aux qualités littéraires du locuteur; ce sont des textes qui construisent un récit, utilisent la description, passent par la fiction.

— La subjectivité est liée à une instance idéologique et rhétorique (textes 4), à l'argumentation développée en vue de convaincre le destinataire; ce sont les textes qui formalisent le plus la présence du locuteur. Cela ne veut pas dire que la subjectivité est absente des autres textes (elle est modalisée).

On se demandera par ailleurs dans quelle mesure la subjectivité de type idéologique (clairement assumée par le sujet parlant) ne ressurgit pas dans d'autres rubriques apparemment des-idéologisées. Mon hypothèse est qu'il se produit dans la presse d'influence dominante, et c'est particulièrement flagrant dans le cas de «El País», une dilution de la fonction éditorialiste (de ce qui rend compte d'une position du journal face à l'événement), par

26. Il se produit alors un dédoublement de la fonction éditorialiste: Au commentaire non signé qui fait fonction d'éditorial (page de gauche de «Opinión») s'ajoute le commentaire du directeur qui est assimilé de par son emplacement dans la rubrique «Opinión» (page de droite) à un commentaire personnel.

démultiplication des lieux de production de l'idéologie et des manifestations de la subjectivité dans l'écriture de presse, à travers le courrier des lecteurs, les extraits de presse, les chroniques personnalisées, les critiques culturelles, mais aussi dans les rapports sémantiques qui s'établissent d'un texte à un autre. Il y a donc de l'idéologique non seulement dans le masquage du sujet de l'énonciation, mais encore dans la médiatisation de l'instance d'énonciation: soit par délégation de parole, énoncés rapportés, soit parce que le locuteur s'identifie à un actant collectif qui sert d'instance légitimatrice à son discours, sans compter l'utilisation qui est faite du vouloir de l'opinion publique. On dira pour conclure que «Opinión» relève d'un «discours adjacent» qui réintroduit l'idéologie dans le journal, au même titre que les tribunes libres, la chronique de Umbral, ou certains commentaires qui suivent l'information proprement dite et constituent des éditoriaux déguisés sous forme d'encadrés. Cela permet de donner de façon indirecte des informations que le journal ne veut pas assumer en tant que telles.